Mylène Gilbert-Dumas

# L'ESCAPADE SANS RETOUR DE SOPHIE PARENT

*roman*

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

35646 pp.001-352.indd 5 11-02-11 12:04 PM

Prenons un instant pour prendre conscience
qu'il n'y a que trois façons de modifier la trajectoire
de notre vie, pour le meilleur ou pour le pire :
la crise, la chance et le choix.

Sarah Ban Breathnach

# PREMIÈRE PARTIE

## La crise

# I.

Sophie Parent n'avait rien d'une aventurière. Installée depuis des années dans le confort de sa banlieue, elle s'était laissé porter par la vague tranquille de son quotidien. Elle respectait l'ordre social, avait confiance en ses proches, ne mentait pas et avait pour le chaos une aversion intraitable. De l'avis de plusieurs, elle surfait avec adresse sur la grande mer de la vie. À preuve, deux mois avant que commence sa descente aux enfers, Sophie habitait encore une maison de briques dans un quartier tranquille. Elle enseignait dans une école de Montréal, partageait le lit du même homme depuis vingt ans et s'occupait de deux adolescentes avec toute l'abnégation et la tolérance qu'on exige des mères modernes. Elle parlait bien sa langue maternelle, la lisait et l'écrivait avec aisance, mais jamais elle n'avait ressenti la moindre envie d'apprendre l'anglais. Encore moins l'espagnol.

Il est donc étrange qu'au moment où nous faisons la connaissance de cette femme ordinaire, elle gît en plein désert, sur l'accotement d'une route de campagne, quelque part au Texas, non loin de la frontière mexicaine. Assise par terre, le corps balayé par le vent, elle garde la tête baissée pour protéger ses yeux du soleil. Des larmes taries ont dessiné sur ses joues des sillons inégaux qui lui donnent un air d'enfant perdu. Ses cheveux courts, bruns et sales se dressent sur son crâne en couettes hirsutes. Des grains de sable se sont glissés dans sa bouche et s'amassent aux coins de ses lèvres.



35646 pp.001-352.indd 11 11-02-11 12:04 PM

Du sable a aussi maculé son jean, en plus de laisser sur son T-shirt une pellicule grisâtre, foncée par endroits.

Elle a retiré ses sandales dont les lanières de cuir lui ont blessé les chevilles. Elle a faim et soif et depuis que le soleil a quitté son zénith, elle sent sur sa nuque une brise plus fraîche qui serait agréable si elle ne laissait présager la nuit qui s'en vient.

Dans l'esprit de Sophie, la peur s'est muée en désespoir. Il n'y a plus de plan qui tienne ni de projet qui soit réalisable. Elle peut juste espérer avoir la force de lever le pouce lorsqu'une voiture se présentera enfin. Au chauffeur qui s'arrêtera, Sophie dira simplement *Montréal, Canada,* en priant pour que l'autre comprenne.

Les minutes passent, puis les heures. Le soleil descend sur les collines, laissant d'abord à l'est une traînée bleu marine avant de plonger le désert dans des ténèbres profondes. La noirceur amplifie les bruits et la sensation d'isolement en plus de pénétrer tous les êtres vivants d'un froid violent. Lasse, Sophie se replie sur elle-même. Elle n'a nulle part où aller. Rien d'autre à faire qu'attendre. Quelqu'un finira bien par emprunter cette route.

Dans l'obscurité, un premier signe de vie. Les buissons épineux frémissent. Un animal rampe sur le sol tout près. Sophie serre les dents. Elle se trouve au bout du monde, sans argent et sans passeport, sans bagage ni énergie. Et elle se demande comment elle a bien pu en arriver là.

Le jour fatidique n'avait en apparence rien d'extraordinaire, à part peut-être un prolongement étrange de l'automne, une douceur de l'air, un vent qui persistait à venir du sud. À part peut-être aussi le fait que c'était le quarantième anniversaire de naissance de Sophie. Lorsqu'elle ouvrit les yeux ce matin-là,



35646 pp.001-352.indd 12 11-02-11 12:04 PM

elle remarqua tout de suite que les rideaux laissaient filtrer une lumière différente. Le réveille-matin n'avait pas sonné. Sophie pensa d'abord à une panne de courant, puis elle se rappela qu'elle avait éteint l'appareil avant de se coucher. En ce samedi 8 décembre, elle n'avait rien de prévu. Pas de rendez-vous, pas de course, pas de famille à visiter, pas même de ménage qui soit impératif. Un jour comme celui-là ne s'était pas présenté depuis si longtemps que Sophie ne sut comment réagir. Elle eut tout de même la sagesse de ne pas se presser.

Contrairement à son habitude, donc, Sophie ne bondit pas hors du lit. Elle s'étira et fut surprise de sentir sur sa peau la caresse des draps tièdes. Le coton lui parut d'une douceur qu'elle n'avait jamais remarquée. Son regard s'attarda dans la pièce, et elle se rendit compte que sa chambre lui était en quelque sorte étrangère. Tout était comme avant, mais en même temps, tout était différent. Sophie se rappelait avoir décidé des moindres détails de la décoration, de la couleur des murs à la texture des rideaux et même de la teinte du bois qui recouvrait le plancher. Les fleurs séchées dans le vase provenaient d'un fleuriste du centre-ville, les photos sur les meubles, d'une boutique d'encadrement. Elle connaissait cette chambre par cœur et pourtant, ce matin-là, il lui sembla que c'était la chambre de quelqu'un d'autre. Cette sensation lui ramena à l'esprit une image oubliée depuis longtemps. La photo d'une chambre semblable aperçue dans un exemplaire de la revue *Country Living*, une de celles qu'elle gardait empilées dans l'armoire du salon. Lorsqu'elle avait aménagé cette pièce, Sophie n'avait pas été inspirée. Elle avait copié. En d'autres circonstances, ce constat l'aurait fait sourire. Après tout, s'inspirer, imiter, plagier… quand il s'agissait de décoration, la différence était trop mince pour s'en soucier. Ce matin-là toutefois, Sophie sentit naître en elle une tristesse dont elle n'arriva pas à identifier la cause.



35646 pp.001-352.indd 13 11-02-11 12:04 PM

Était-elle déçue d'elle-même ou déçue de sa chambre ? Incapable d'en tirer une conclusion, elle chassa cette pensée et commença sa journée sans se douter que ce malaise constituait un signe. Un signe qui s'ajoutait à tous les autres et qui prouvait que quelque chose avait changé.

Il y avait eu d'autres manifestations. Une inquiétude ressentie devant un agenda rempli, la contemplation fugace d'un coucher de soleil et, de temps en temps, une vague impression de manque. Mais le premier incident vraiment important avait eu lieu l'été précédent. Et il était presque passé inaperçu.

Sophie revenait de faire des courses et conduisait sur l'autoroute, un peu trop vite, comme d'habitude. Elle avait allumé la radio et l'écoutait d'une oreille distraite jusqu'à ce que l'animateur décrive un accident survenu dans le centre-ville de Montréal quelques heures plus tôt. Une femme avait été écrasée par un bloc de béton alors qu'elle dînait tranquillement sur la terrasse d'un restaurant. Une dalle pesant plusieurs centaines de kilos s'était détachée de la façade de l'immeuble et, après une chute de quarante mètres, était venue s'abattre sur la victime devant le regard horrifié de son conjoint et des autres clients. On précisait que le couple avait expressément demandé cette table au soleil sur la terrasse. Quand on sait à quel point la belle saison est courte au Québec, on se demande bien qui, ce jour-là, aurait choisi une place à l'intérieur.

L'animateur de radio se perdait en conjectures, se questionnant sur le destin et l'ironie du sort. Il demandait aux auditeurs de se prononcer sur l'existence d'une fatalité qu'il associait à une sorte de volonté divine. Il s'agissait pourtant d'un accident. Cette femme se trouvait au mauvais endroit



35646 pp.001-352.indd 14 11-02-11 12:04 PM

au mauvais moment. Rien ni personne n'aurait pu prévoir ce qui allait arriver. Et pourtant, Sophie s'était sentie interpellée. Si le hasard l'avait menée dans ce même restaurant ce midi-là, elle aussi aurait choisi la table funeste sur la terrasse.

Et ainsi, tandis qu'elle roulait sur l'autoroute et que le soleil plombait l'asphalte, Sophie se mit à transpirer plus que de raison.